

ACCOMPAGNER ET FAIRE PLACE A L'AUTRE DIFFÉRENT

Conférence de Monsieur Gérard Bouaziz, psychologue et psychanalyste

Aujourd'hui retraité, j'ai travaillé de 1973 à 2006 en secteurs de psychiatrie adulte et inter secteurs infanto juvénile crèche et P.M.I. C'est une période où se sont développées la psychiatrie de secteur et des pratiques dés-institutionnalisées : hôpitaux de jour, centre d'accueil, structures intermédiaires, club thérapeutique, réseaux etc. Il ne s'agissait plus seulement d'admettre dans des structures d'hospitalisation ou de consultation pour des soins, mais aussi d'accompagner les patients adultes ou les enfants dans leur milieu de vie sociale : non plus aménager un cadre thérapeutique soignant, mais aménager le milieu et soigner par le milieu. De même, il n'y avait plus à admettre un malade dans une structure retirée, isolée du social pour lui appliquer une thérapeutique en milieu peu ou prou aseptisé, mais à accueillir une personne globale avec son environnement.

Le domaine du soin psychologique spécifique est encore assez nouveau, il n'a que quelques décennies. Il s'est organisé pour des raisons historiques (en France du moins, ailleurs ???) autour du modèle dominant de la psychanalyse et de la thérapie psychanalytique à médiation verbale qui répondent bien à certaines situations et couches sociales. L'offre en existe aujourd'hui. Mais la demande des personnes en difficulté psychologique n'est pas nécessairement en rapport avec leurs difficultés. Qu'elles soient capables de la formuler plus ou moins clairement, de la verbaliser suppose que le problème est en partie résolu ou en bonne voie de l'être. (Ce qui ne veut pas dire que l'on soit dispensé de prudence dans la réponse. Quand la demande est trop semblable à l'offre, le risque existe bien de transmettre à son insu du prêt-à-penser.)

Quand la personne se présente à nous, on pourrait à peu près dire que tout est déjà joué dans un sens presque de la prédestination janséniste. Déjà, elle a compris les informations qui l'ont guidée jusqu'à notre service ou notre consultation. Elle s'est préparée à notre style, a appris notre langue : Elle a été endoctrinée par les gens qui l'envoient, elle sait ce qu'elle doit demander, ce qui lui est demandé ;... et puis c'est dans le Nouvel Obs ou dans Marie-Claire. Je me souviens il y avait même un livre-mode d'emploi : *mon premier rendez-vous chez le psychanalyste*.

Très souvent, en revanche, le besoin est grand, mais la demande est tellement inadéquate à l'offre qu'il y a peu de chance de trouver l'aide psychologique nécessaire. C'est pourquoi comme psychologue clinicien et psychanalyste, j'ai refusé de limiter mon travail aux consultations et psychothérapies cadrées. C'est ce qui me permet aujourd'hui de m'adresser à vous tous, intervenants du champ psycho-social réellement comme des collègues parce que j'ai partagé avec vous les mêmes lieux les mêmes pratiques d'accompagnement même si chacun garde sa spécificité et sa vision originale personnelle et professionnelle de l'expérience commune.

L'accueil et l'hospitalité

Le premier temps de l'accompagnement c'est bien sûr l'accueil. Le premier dispositif qui permet la première rencontre. On ne mesure pas toujours le travail que doit accomplir l'accueilli pour accéder à la première étape. Nous, on est chez nous ; assez bien installé dans nos locaux, notre fonction sociale, nos théories, notre langage. L'autre peut se trouver dans la position de l'étranger, au moins socialement, de l'arrivant dans un monde plus ou moins connu avec ses codes à respecter, son protocole à comprendre, une langue pour partie étrangère à investir pour être entendu.

L'expérience montre que se pratique ainsi un tri entre ceux qui pourront bénéficier du service, et ceux qui n'y arriveront pas ; faut-il aussi évoquer ceux qui seront plus ou moins consciemment refusés parce que ils ne correspondraient pas au profil de l'utilisateur-type ? J'ai ainsi entendu un jour un consultant psy dire : « je ne peux rien faire avec eux, ils ne mentalisent pas ! » Nous posons que le public dont nous parlons ici est celui pour lequel les propositions d'aide ou de soins courants ne sont pas adaptées, ils ne peuvent pas les investir ou arriver à s'y conformer pour être pris-en-compte. Ils n'ont pas la demande adéquate pour bénéficier de la bonne réponse prévue. Quand ils y arrivent, on peut se demander si la réponse correspond bien à leurs vrais besoins.

Certes, ils viennent à nous ou nous sont envoyés pour un problème repéré mais il faut accueillir au delà. Il y a des choses dont ils ne parleront pas spontanément par ce qu'ils pensent qu'on ne comprendra pas ce qui ne relève pas de notre champ supposé de savoir. Ils disqualifient leur propre vécu pour répondre sur le ton de la normalité.

Et si les protocoles d'accueil avaient pour fonction réelle, non dite, de ne pas accueillir mais d'exclure ? Pour le dire moins violemment, tout au moins de trier entre ce qui nous convient et ce qui ne nous convient pas. Nous recevons un usager (e.r.) à l'infinif, il faudrait éviter d'en faire un usagé (é) au participe passé qu'on envoie ailleurs.

Avant d'aller plus loin, je voudrais évoquer la valeur universelle du devoir d'hospitalité qu'on retrouve dans toutes les traditions. Ancien Testament : *Lévitique* « Si quelque étranger séjourne avec toi dans votre pays, vous ne l'opprimerez pas. L'étranger qui séjourne parmi vous sera pour vous comme l'Israélite de naissance, et tu l'aimeras comme toi-même; car vous avez été étrangers dans le pays d'Égypte ». Ce qui est répété exactement dans *Exode* « Tu ne traiteras pas mal et tu n'opprimeras pas l'étranger; car vous avez été étrangers dans le pays d'Égypte ». Même sensibilité chez Homère : Zeus xénios, qui porte alors l'épithète d'étranger, xénios, accompagne Ulysse, demandeur d'hospitalité. Le sort fait au suppliant touche, dit-on, le dieu comme s'il s'agissait de lui-même. Même thème dans le Nouveau testament : *Matthieu* « car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli. (...) pour autant que vous l'avez fait à un de mes frères, le dernier, vous l'avez fait à moi-même ». Inutile de dire que le Coran reprend cette veine qui rejoint par ailleurs la tradition du nomade dans le désert, d'accueil pour tout étranger qui se présente.

Platon dans son dialogue *Les lois* reprend Homère : « il faut se persuader qu'il n'y a rien de plus sacré que les devoirs de l'hospitalité. On peut dire que tout ce qui les concerne et que toutes les fautes que l'on commet envers eux ont en Dieu un vengeur qui les punit plus sévèrement que les fautes commises envers les citoyens, parce que l'hôte, se trouvant sans camarades et sans parents, inspire plus de pitié aux hommes et aux dieux. »

Bien sûr, nous ne pouvons pas recevoir sans aucun cadre *toute la misère du monde* ! Mais comment minimiser les effets de barrage et exclusion de nos préalables de tous ordres ?

L'un de ces barrages le plus pernicieux semble bien être le langage lui-même. Derrida propose d'accueillir l'autre dans un langage poétique un langage en train de se faire. « *Le langage de l'hospitalité doit être poétique : il faut que je parle ou que j'écoute l'autre là où d'une certaine manière, le langage se réinvente.* »

Le langage imposé

Il s'agit bien sûr la d'une utopie, évidemment l'écoute doit aller au-delà de la surface de ce qui est dit, nous y reviendrons. Mais pour s'exprimer il n'est pas possible de se défaire de sa langue et nous verrons qu'il faut aller dans notre réponse au-delà de la parole et du langage. En tout cas le contraire de ce que nous propose Derrida c'est de mettre des préalables, de définir un cadre préétabli ou un protocole, des mots spécifiques ou spécialisés. Il ne s'agit pas bien sûr d'intervenir sans cadre mais ce cadre ne doit pas être un « chez moi », mais un espace le plus public possible et dans lequel l'autre a aussi sa part à construire. Cela renvoie bien sûr à Winnicott et ses espaces communs ou intermédiaires, espace de la rencontre sociale ou culturelle. Et pour base de départ il faut utiliser la langue la plus générale possible. Malherbe parlait d'être compris du « crocheteur de la halle aux foins ». Je connais une directrice de maison de retraite qui a pour ambition de faire participer tout le personnel à la réflexion clinique sur les prises en charge. Or, un jour elle s'est entendue dire : « *Mais, madame, si vous voulez qu'on vous comprenne arrêtez de nous parler Victor Hugo.* »

Notons le paradoxe que la réponse précède la demande et que plus la réponse est pré-formatée plus la violence symbolique faite au supposé demandeur pour obtenir une aide est importante. Car Il peut arriver qu'en face de cette inadéquation, on ne tente de forcer tant soi peu l'usager et l'amener à parler notre langue avant de lui répondre. Ferenczi, un des premiers psychanalystes essayait d'aménager son dispositif pour l'adapter à ses patients plutôt que de faire le tri entre ceux dont un psychanalyste pouvait s'occuper et les autres. Il a relevé et critiqué l'hypocrisie professionnelle involontaire que peut cacher une neutralité trop distante, désaffectivée. Cette attitude selon lui, vient en fait répéter pour certains de ses patients un traumatisme infantile qu'il désigne comme *confusion de langue*. L'adulte a imposé à l'enfant une relation inadéquate venant déborder ses capacités affectives et ajouter une dimension de langue passionnelle à la langue de la tendresse où se situe le besoin et la demande de l'enfant. Ce dernier n'a alors comme solution que l'identification à l'agresseur dont il introjecte aussi la culpabilité et devient docile à d'autres traumatismes (résumé très rapide de *confusion de langue* in Ferenczi Œuvres complètes tome 4). Nous expérimentons souvent combien les exclus sont honteux et facilement culpabilisables et comment ils peuvent susciter la répétition de l'exclusion. C'est une espèce de double peine où la personne traumatisée suscite parfois elle-même le rejet. Devant de telles situations je pense souvent à ce dicton populaire : « *il pleut toujours où c'est mouillé !* »

Balint, élève de Ferenczi poursuivra dans ce sens en généralisant notamment dans l'article suivant : *le problème du langage dans l'éducation et dans la cure psychanalytique*. in *Le défaut fondamental*. Il part du constat que, de même qu'il est à peu près impossible de traduire d'une langue à une autre des expressions les plus affectives ainsi que la poésie ou l'opéra, il y a une grande différence d'expression à l'intérieur d'une même langue entre les différents groupes. Je vais le citer un peu longuement par ce que sa formulation est limpide. « Les langues quasi secrètes utilisées dans certains corps de métier ou professions en constituent des exemples évidents ; par exemple l'argot parlé par ceux qui sortent d'une même école,

qui ont appartenu à une même unité dans l'armée, qui ont été en prison ensemble, ou par ceux qui ont été formés dans un même Institut de psychanalyse. » La comparaison est savoureuse.

J'interromps un petit peu la citation pour une anecdote personnelle : j'avais rendez-vous à la CNAV ; je traduis *caisse nationale d'assurance vieillesse*, et j'attendais assis dans un couloir. Une femme s'adresse à moi et me demande : « vous êtes un spontané ? » Un instant j'hésite à lui sauter au cou et à l'embrasser sauvagement pour lui faire démonstration de ma spontanéité. Heureusement un reste de civilité et l'âge que dénonçait la raison même de ma présence en ce lieu m'en empêchent ; et devant mon air probablement ahuri elle reformule la question : «vous êtes un spontané ou vous avez rendez-vous ? » En fait c'était plutôt gentil de s'inquiéter de moi mais en même temps je risquais d'être mis dans une case. Je réalisais alors qu'en ayant rendez-vous j'échappais donc ainsi à cette épithète du jargon local : l'usager *spontané*.

Reprenons Balint : « L'expérience montre que tout enfant, tout patient — ou tout candidat [à la formation psychanalytique] — est capable, potentiellement, d'apprendre n'importe quelle langue ; mais la langue qu'il *apprendra* effectivement dépend de ses parents, de son thérapeute —ou de son analyste didacticien. Il n'a pas le choix. *En fait, il n'a pas de choix du tout*; il est obligé d'apprendre la langue qui est celle de son environnement.

C'est un fait de la plus haute importance tant pour notre pratique que pour notre théorie analytique ; les patients (et les candidats) doivent apprendre, et apprennent effectivement, la langue de leur analyste. (...) Il s'ensuit que les seuls sentiments, pensées, expériences que l'enfant sera capable d'exprimer facilement seront ceux que ses parents ont l'habitude d'éprouver et à l'expression desquels se prête la langue anglaise ; et jamais ceux qu'un enfant hongrois ou chinois pourrait aisément exprimer dans sa langue maternelle, alors qu'ils sont absents de la langue anglaise — et inversement.

Ce simple fait a été, dirais-je, systématiquement réprimé dans nos considérations théoriques. En général, les associations apportées par les patients sont brandies en guise de preuves de l'exactitude des idées de leur analyste. Nous devons reconnaître, une bonne fois, qu'un patient désire avant tout qu'on le comprenne et, par conséquent, il est tenu de parler une langue compréhensible pour son analyste, c'est-à-dire un des dialectes de la langue personnelle de l'analyste. En outre, de même qu'un parent anglais ne mettra jamais en doute que parler anglais à son enfant est l'attitude la plus sage, un analyste utilisera automatiquement son langage personnel — ou le langage de son groupe — pour parler à ses patients ; rien ne peut lui paraître plus naturel. (...) Quant aux autres, il leur paraît toujours étrange et irritants. Cependant, il ne faut jamais l'oublier, le simple fait que cette langue soit parlée et comprise par un certain nombre de personnes ne suffit pas à l'élever au rang de langue universelle, quel qu'en soit le désir de ceux qui l'utilisent. »

La langue universelle nous voilà ramené au mythe de Babel. La Bible nous raconte qu'il s'agit, pour punir l'homme de son arrogance, de la perte de la langue unique, celle d'Adam et du paradis qui collait parfaitement à la réalité des choses qu'elle désignait, sans ambiguïté sans polysémie. Je pencherais plutôt pour y voir le souvenir de l'invention de la cité dont Babel/Babylone et bien sûr le prototype. En effet se regroupant dans la cité chaque tribu faisait pour elle-même l'expérience de la découverte de langues étrangères ; chaque langue n'était alors plus unique. Comment ne pas penser à la création d'équipes pluridisciplinaires ou des réseaux dans lesquelles souvent la langue d'une spécialité tend à devenir la langue dominante. Ou même à l'impérialisme à une certaine époque d'un certain langage psychanalytique parfois utilisé comme le langage de la révélation. Le pire étant, quand

l'usager lui-même reprend, notamment pour parler de lui, aliénation ultime, le jargon des professionnels.

Une autre théoricienne d'un abord un peu difficile mais qui vaut l'effort, reprend aussi la question de *confusion de langue* : Pierra Aulagnier. Dans *la violence de l'interprétation*, elle distingue d'une part une violence primaire nécessaire pour permettre à *l'infans*, c.à.d. celui qui ne parle, pas d'accéder au langage et à la symbolisation, d'autre part une violence secondaire surajoutée qui prend le même chemin mais qui, elle, est traumatique. Dans les deux cas il y a violence car on impose dans la psyché des éléments extérieurs hétérogènes ; mais dans l'un ils sont investissables et seront métabolisés pour devenir partie de la psyché, dans l'autre ils ne peuvent être acceptés ; ils sont non-seulement rejetés mais provoquent une automutilation de l'appareil psychique.

Le premier devoir de l'aidant est donc de pratiquer un minimum le langage ou le dialecte, le niveau de langue de l'autre pour que devienne possible un espace commun de symbolisation dans un langage n'appartenant comme se doit tout langage de communication ni à l'un ni à l'autre. Je vous renvoie à Winnicott auteur à consommer sans modération pour le sujet qui nous occupe.

Pour résumer où nous en sommes, je dirais : dans ma vie professionnelle comme dans beaucoup d'autres situations, c'est l'autre qui me fonde. D'où la tendance à installer un cadre défensif préalable qui préforme sa demande pour ne pas être surpris pas l'identité qu'il va m'attribuer (ce qu'on appelle transfert). Il est plus facile d'accompagner l'autre dans notre propre géographie balisée que d'avoir à l'accompagner dans son labyrinthe. Accueillir vraiment l'autre, ce serait négocier avec le minimum de préalables possible ce rôle qu'il va m'attribuer dans le scénario dont il devrait rester l'auteur principal.

Respect et sollicitude au delà des mots.

Ceci nous amène à la notion de respect corollaire de l'hospitalité. Catherine Le Grand-Sébille résume bien la question : « Comment accueillir l'autre dans son étrangeté sans effacer en lui ce qui nous déplaît, sans lui faire perdre sa singularité qui le constitue comme sujet ? » Je vous renvoie à son ouvrage que je vous conseille vivement : *Se laisser affecter par l'autre. Approche anthropologique de l'accompagnement*. Vous le trouverez facilement sur internet avec Google.

Pour Kant, grande référence en matière d'éthique(*Fondements de la métaphysique des mœurs*), le respect est ce qui permet de recevoir autrui non pas en tant que « chose » que je peux traiter à ma guise mais en tant que « personne ». Citation : « Les êtres raisonnables sont appelés des personnes parce que leur nature les désigne déjà comme des fins en soi, c'est-à-dire comme quelque chose qui ne peut être employé simplement comme moyen, quelque chose qui, donc limite d'autant toute faculté d'agir comme bon me semble, et qui est un objet de respect ». Ceci selon la célèbre formule : « Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse en même temps toujours valoir comme principe d'une législation universelle. » Et donc parce que je ne voudrais pas moi-même être traité autrement.

Mais, ne retrouve-t-on pas le même risque d'hypocrisie professionnelle inconsciente avec la notion de respect. Le respect de la dignité d'autrui est nécessaire mais pas suffisant. Le respect c'est la reconnaissance de l'universalité mais pas de la singularité. C'est aussi la distance qui évite l'empiétement et l'abus de la séduction. Mais comme le souligne Ferenczi cela peut cacher un refus : ne dit-on pas aussi que l'on tient quelqu'un en respect ?... Une morale prescriptive et générale peut être indifférente à l'urgence immédiate, parfois même

aveugle aux attentes les plus évidentes. Le sollicitant a aussi besoin d'amour (le mot est lâché) je veux bien sûr parler de transfert/contre-transfert. Le contre-transfert haineux ne manquera pas de se manifester ; alors ne retenons pas trop le contre-transfert positif.

C'est la que Ricœur nous permet de dépasser Kant. Dans *Soi-même comme un autre*, il ne se contente pas d'une référence commune à l'universel mais établit une vraie dialectique du soi et de l'autre.

Il reprend Kant, je cite : « *L'autre n'est pas condamné à rester un étranger, mais peut devenir mon semblable, c'est-à-dire quelqu'un qui, comme moi, dit : je* ». Mais il ajoute que comme le suppliant d'Homère qu'Autrui m'interpelle : « *Toi, aime-moi !* ». En réponse à cette interpellation je suis appelé à faire preuve de sollicitude ce qui dépasse la simple obéissance à un devoir moral. Pour Ricœur il s'agit de l'élan de soi vers l'autre, c'est l'amitié qui marque la relation interpersonnelle entre deux personnes uniques et qui rétablit une vraie égalité entre eux bien qu'il y ait, ici, dissymétrie sociale entre le souffrant et l'aidant. Étymologiquement la sollicitude qui a la même racine que sollicitant signifie se mettre en mouvement tout entier, être ébranlé, être affecté. Je cite Ricœur pour bien préciser ce dont il s'agit pour lui : « Bornons-nous à souligner la part que prennent les sentiments – qui sont en dernier ressort des affections – dans la sollicitude. Ce que la souffrance de l'autre, autant que l'injonction morale issue de l'autre, descende dans le soi, ce sont des sentiments spontanément dirigés vers autrui. C'est cette union intime entre la visée éthique de la sollicitude et la chair affective des sentiments qui m'a paru justifier le choix du terme 'sollicitude'. »

La chair affective des sentiments. Nous sommes loin de la prise en compte du seul *champ de la parole et du langage*, de l'aire des signifiants purs et de leur défilé. J'ai connu cette tendance au début de ma formation dans les années 70 et nous avons vu de façon parfois caricaturale toutes les pratiques psycho-sociales s'aligner peu ou prou sur le modèle supposé idéal de la cure analytique type. Faire autre chose semblait dérogatoire et on concédait presque à regret des aménagements malheureusement inévitables : « ils ne mentalisent pas ! ». Comme beaucoup, j'en suis revenu, pour moi ce fut grâce à Ferenczi et à la psychanalyse anglaise (Balint Winnicott Bion) moins dogmatique que la nôtre et plus attentive à la clinique.

D'où l'invention ou la réactualisation des pratiques de l'accueil et de l'accompagnement qui doivent justement largement déborder le seul *champ de la parole et du langage*.

Faut-il poursuivre des buts narcissiques personnels par l'image professionnelle valorisante de *thérapeute* ou accueillir en se laissant affecter c'est-à-dire être un peu quand-même contaminé par une image dévalorisée, identifiés à ceux qu'on accompagne ? S'agit-il de décrypter l'autre qui d'ailleurs ne le demande pas forcément et attendre donc la quasi-métaphysique *demande* ? Ou lui permettre de se *manifester*, peut être même sans forcément se *dire* ; l'aider à composer son propre langage dans une langue qui n'est pas forcément la mienne mais pour partie la sienne essayant d'en faire une langue commune. Pour cela il y a lieu de bannir de la relation l'Interprétation compréhension, interprétation traduction de l'inconscient au conscient, interprétation explication ; gardant cela éventuellement pour l'analyse de notre contre-transfert. S'il doit y avoir interprétation c'est à entendre dans un sens très large. Plus au sens du musicien ou de l'acteur qui interprète une partition ou un texte, voire d'un peintre ou d'un jazzman réinterprétant le thème d'un autre, qu'au sens de traducteur-interprète du langage inconscient au discours manifeste ; Pour les cures analytiques elles-mêmes, et avec des enfants notamment, je me suis de plus en plus méfié de l'interprétation qui donnerait un sens caché derrière le sens apparent des productions. En s'y prêtant, cela vient plutôt boucher une ouverture, risquer d'interrompre un mouvement, rompre la magie d'une symbolisation en cours. Je ne saurais trop mettre en garde contre cette tendance à vouloir à tout prix comprendre intellectuellement, *psychanalytiquement* le

problème d'un *accueilli* plutôt que de réaménager notre attitude et notre dispositif pour lui permettre de reprendre son avancée évolutive.

Élever un enfant, éduquer, enseigner, c'est permettre le processus de symbolisation, en lui imposant nécessairement des modèles culturels (la violence nécessaire), mais aussi en lui apprenant les moyens de son autonomie psychique pour ses propres découvertes. Prendre soin de quelqu'un psychologiquement, c'est l'aider à poursuivre ce processus symbolisant pour ses espaces psychiques encore inorganisés, parfois surmonter les failles de cette symbolisation, compléter les trous, parfois encore reconstruire les espaces détruits par les traumatismes. Car il faut aussi tenir compte de ce que les multi-traumatisés qu'ils sont parfois, sont des personnes dont les processus de symbolisation sont restés bloqués à des niveaux d'expression préverbaux, corporels ou somatiques.

Dans l'évolution de sa pensée Pierra Aulagnier qui venait du lacanisme, réintroduira fortement la dimension corporelle. Elle montre que la symbolisation se fait en empruntant au vécu corporel sur le modèle somatique de la métabolisation. Je cite : « l'hypothèse que la vie de l'organisme a comme fondement une oscillation continue entre deux formes élémentaires d'activité que nous nommons : « le prendre-en-soi », « le rejeter-hors-de-soi », ces deux activités s'accompagnant d'un travail de métabolisation du « pris », qui le transforme en un matériau du corps propre, les résidus de cette opération étant expulsés du corps ;(...) [dans le fonctionnement psychique,] l'élément absorbé et métabolisé n'est pas un corps physique mais un élément d'information »..(Violence de l'interprétation)

Il s'agit plus que d'un simple parallèle entre soma et psyché mais d'une réelle intrication, je cite : « Cette composante somatique de l'émotion maternelle se transmet de corps à corps, le contact avec un corps ému touche le vôtre, une main qui vous touche sans plaisir ne provoque pas la même sensation que celle d'une main qui éprouve le plaisir de vous toucher » *Naissance d'un corps, origine d'une histoire* in '*Corps et histoire*' (collectif) 30 mn

Accueil global accompagnement en acte

On voit bien qu'un accueil réel ne saurait se limiter au seul champ verbal, à moins de demande express de relation psychothérapeutique qui suppose un cadre précis (quoique là encore, il pourrait, devrait être construit ensemble). Accueil global donc de la personne dans toutes ses dimensions verbale, sociale, culturelle, économique, corporelle. On ne va pas considérer les productions non verbales, les objets et les actes chez les aidés, *seulement* comme des scories, des ratages, des égarements d'une symbolisation pleine et entière qui ne serait que langagière ; voire les ressentir comme des transgressions à la règle supposée du dire. Ce sont aussi des moyens des voies de la symbolisation. De même, la production d'objets et d'actes chez l'aidant n'est pas un abandon de la supposée règle d'abstinence (il vaudrait mieux dire *nécessité* ou *conseil* de réserve, de tact). Il ne faudrait pas que cela induise la froideur ou le figement de l'aidant dans une espèce d'absence (impossible d'ailleurs) qui ne fait qu'aggraver par contraste l'effet traumatique de l'acting inévitable (surtout avec les enfants) ; effet augmenté encore parce que porteur de la culpabilité de l'intervenant pour avoir transgressé un tabou. Ainsi un geste qui n'aurait été que de simple sollicitude va-t-il être surchargé s'il y a réticence d'une valence passionnelle (Ferenczi). Les personnes auxquelles on s'adresse ont au contraire besoin d'une présence pleine et éventuellement agie de l'aidant dans toutes ses dimensions, y compris concrètes et matérielles d'homme et de femme ; mais présence non intrusive, et séductrice à minima, marquée par le respect et la sollicitude.

Il s'agit par cet accompagnement de mobiliser les *représentations fondamentales* de la personne qui renvoient à celles de l'humanité : je veux faire référence à des processus fondamentaux de l'hominisation. Il s'agit d'avoir un accueil flottant global, concernant le corporel, la sensorialité, la matérialité, le contextuel, aussi bien que le verbal. On peut permettre alors à la personne de remettre en jeu le questionnement sur l'origine des choses et du monde là où ça coince dans l'actuel là où ça a été coincé. En exemple un petit enfant qui après avoir crevé un ballon de baudruche, se retrouve avec des lambeaux et s'étonne : « Mais où il est le trou ? » On voit que réduire à une compréhension / interprétation anale agressive ou sexuelle œdipienne serait proprement débile, alors que la question posée est celle de la matérialité impossible du vide, et donc de la représentation de l'absence. Rien de moins que la nécessité de l'invention anthropologique du zéro... L'acte permet de retrouver la naïveté de la perception / construction du monde (Winnicott). Et c'est pourquoi on est amené à manier, à être attentif aux gestes, aux traces, aux ébauches, aux productions, aux rituels, etc. Chaque théoricien invente pour baliser cette limite de la représentation quelque chose qu'ils appellent généralement un "objet" : objet partiel, objet "a", transitionnel, autistique, esthétique etc. ; ou des concepts : *l'image du corps* de Dolto, le *contenant* de Bion, la *peau commune* et le *moi - peau* d'Anzieu. Tous ces concepts sont diverses tentatives d'exploration de cette région ; il y en a sûrement bien d'autres que j'oublie ou que j'ignore. Anzieu propose le terme de *signifiants formels*, j'aime autant dire *symboles formels*. Symboles formels dont le maniement reste en grande partie inconscient ou implicites. Il y a des jeux : le coucou, à chat, je t'attrape... ; Il y a des gestes : donner la main, prendre dans les bras, pointer du doigt, lever la main sur... ; Aussi des actes : l'empreinte, la trace, aplatir ou rouler la pâte, plier le papier, couper ; encore des formes : le trait, le cercle, le contour de l'objet ou de l'ombre portée, la spirale, le triangle ... ; et des mimiques bien sûr, etc. Ces manifestations sont la mobilisation de symboles proprement anthropologiques, des formes acquises de relations humaines, comme les fantasmes originaires dont ils seraient les précurseurs du point de vue ontogénétique (de l'évolution de la personne).

Ces symboles formels, représentations originaires sont ce dans quoi ont pu rester coincés nos accueillis. Les répétitions dont ils souffrent sont probablement des tentatives de les intégrer, de les élaborer. Par l'accompagnement il s'agit de construire / comprendre, appréhender, faire contenant, assembler les symboles fragmentés persécuteurs, pour pouvoir enfin se saisir du monde. C'est un travail de construction narcissique, de construction / réparation de l'appareil psychique.

Il s'agit impérativement de ne pas interpréter verbalement mais éventuellement d'interpréter en actes ; les paroles devant elles-mêmes prendre la forme d'accompagnement, de portage, d'enveloppement sur un mode plus musical que signifiant ; mobiliser surtout la fonction *performative* du langage, c'est à dire d'une parole qui sort du domaine de la représentation et s'apparente à un acte.

Expliciter de ce travail sur le formel, rendre compte des contenus psychiques mobilisés par la manipulation de ces objets évanescents, par la fréquentation de ces aires pré - symboliques, originaires, en restant au plus près de la clinique, pose encore un problème de langue : la théorie se faisant au niveau des processus secondaires, il faut traduire, donc selon l'adage trahir. Quand il s'agit de passer du primaire au secondaire, du fantasme à l'énoncé, la distance n'est pas trop grande ; sachant qu'à un fantasme correspond une multitude d'énoncés, on corrige l'approximation, et on peut emprunter beaucoup dans sa forme à la littérature, l'outil langagier que l'homme a inventé bien avant la psychologie et la psychanalyse pour ce processus de traduction. En revanche, pour rendre compte des processus originaires, la distance avec le secondaire devient trop grande, à moins d'en perdre toute la substance propre, en faisant notamment ce que Winnicott déconseille

vivement : résoudre les paradoxes. IL nous faut choisir d'autres outils de passages entre deux niveaux si éloignés, sous peine de ne rien en rendre ou même seulement en approcher. Chaque analyste choisit le sien avec sa sensibilité propre. Certains résolvent le problème en faisant la part de *l'ineffable* comme on fait la part du feu ou en invoquant une communication d'inconscient à inconscient. D'autres font appel à un discours théorique moins littéraire, plus philosophique ou anthropologique voire à une symbolique logico - mathématique. Ma sensibilité et mon histoire clinique m'ont porté sur les traces de Winnicott à chercher des équivalences de ces vécus et contenus psychiques dans le champ esthétique. L'accompagnement devient alors comme la création commune d'une forme artistique jusque là évanescence qui prend place dans la réalité.

Il est cependant nécessaire de préciser, pour lever toute ambiguïté, que cette prise en compte de l'espace des objets, du corps, et plus généralement de la matérialité du fait humain, et le jeu avec celle-ci comme *médium relationnel*, n'est pas l'essentiel de la visée d'aidant (ça peut être l'essentiel et le but dans d'autres champs de notre expérience humaine, artistiques, culturel, religieux, économique, amoureux etc. ...). Vouloir lui accorder une attention spécifique et une valeur de travail importante, n'est pas lui donner la valeur ni la visée centrale (ou ultime), qui reste la symbolisation par et dans le langage, le mode le plus adulte de la communication. Mais le haut de la pyramide ne tient que si la base est assez large et solide.

Cette symbolisation langagière est d'abord principalement l'affaire des aidants d'où la nécessité d'un lieu d'échange d'expériences et de réflexion sur leurs pratiques concrètes qui leur permette de *décoller* d'une relation trop engagée, trop affective. L'effet de symbolisation acquis pour eux dans leur travail sur leur contre-transfert, se répercute sur la relation aidant/aidé, et c'est une garantie pour les bénéficiaires de ne pas être utilisés à des fins narcissiques personnelles. Sur cet aspect je vous renvoie à Bion qui montre bien comment le travail d'élaboration de symbolisation chez la mère qu'il appelle fonction *alpha* sert de contenant à la psyché de l'enfant lui permettant de métaboliser des éléments *bêta* ou symboles fragmentés qui sans cela seraient persécuteurs et toxiques. Phénomène qu'on peut généraliser à toute relation d'aide. Avec un autre style on retrouve chez lui en une certaine parenté avec Aulagnier ou bien évidemment avec Winnicott et sa notion de *holding*.

Là encore, il est essentiel d'éviter l'hypocrisie professionnelle : s'engager dans le concret des objets et des actes à contrecœur, à regret d'une pratique psychothérapeutique ou analytique estimée plus noble, ou le faire avec condescendance et sans en investir soi-même pleinement l'espace (C.F. bien sûr le *transitionnel* de D.W.W.) risque d'avoir des effets de redoublement du trauma, répétition de l'expérience du parent inaffectif. « Une main qui vous touche sans plaisir ne provoque pas la même sensation que celle d'une main qui éprouve le plaisir de vous toucher » Si la relation se maintient quand même elle risque de se construire au prix d'une zone plus ou moins importante en *faux-self* par *identification à l'agresseur* (Ferenczi). On a vu comment un tel processus de relations inaffectives a pu se répercuter en cascade dans le milieu "Psy". C'est pourquoi il faudrait une fois pour toutes abandonner la prétention à la pureté analytique. Freud a eu la maladresse de parler d'« or pur et de vil plomb ». Mais prendre la métaphore au pied de la lettre, c'est oublier que l'alchimiste cherchait la pierre philosophale et "l'or pur" plus *en lui* que dans le monde physique ; la pureté serait alors à rechercher non pas dans *l'extérieur* d'une technique pure mais dans *l'intimité* d'une éthique, et le cadre technique à (re)construire au coup par coup pour chaque personne et à chaque étape. Car, ce risque de l'exclusion de l'autre du renvoi à son étrangeté restera bien sûr toujours présent bien au-delà du moment de l'accueil.

celui qui marche d'un pas lent dans la rue de l'exil
c'est toi
c'est moi
Regarde-le bien, ce n'est qu'un homme
Qu'importe le temps, la ressemblance, le sourire au bout des larmes l'étranger
a toujours un ciel froissé au fond des yeux
Aucun arbre arraché
Ne donne l'ombre qu'il faut
Ni le fruit qu'on attend
La solitude n'est pas un métier
Ni un déjeuner sur l'herbe
Une coquetterie de bohémiens
Demander l'asile est une offense
Une blessure avalée avec l'espoir qu'un jour
On s'étonnera d'être heureux ici ou là-bas.

Éloge de l'autre Tahar Ben Jelloun

Paris, le 27 mars 2012